

Berthier fit sur-le-champ toutes ses dispositions pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux. Pour qu'elle fût complète, il imagina de faire venir chez lui la troupe des *Variétés*. Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire la plus en vogue, intitulée *Cadet Roussel, maître de déclamation*. Berthier, n'ayant jamais vu *Cadet Roussel*, ne trouva pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville qu'on disait très-gai fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux. Il accepta la pièce sans examen préalable. Napoléon avait dressé lui-même la liste des personnes de la cour qu'il voulait avoir à cette fête, et, malgré un froid des plus rigoureux, pas une des femmes qui avaient été invitées ne manqua de s'y trouver.

La chasse fut triste. Tout le monde avait remarqué l'accablement de l'impératrice dès son arrivée ; mais lorsqu'il fallut se parer pour le dîner et pour le bal qui devait succéder au spectacle, sa douleur se montra avec toute son amertume ; de sorte que les illustres convives ne furent pas plus gais pendant le repas qu'ils ne l'avaient été durant la chasse. Napoléon, à qui rien n'échappait, s'était aperçu de la contrainte qui régnait autour de lui. Pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire, avant de sortir de table pour passer dans la salle de spectacle :

— Ah ça ! j'entends qu'on s'amuse et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette : nous ne sommes pas ici aux Tuileries !

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain : ils achèvent de paralyser tout à fait ceux qui ne le sont encore qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, *Cadet Roussel* se plaindre amèrement de ce que sa femme ne lui avait pas donné d'héritiers !

« Il est douloureux pour un homme tel que moi, disait Brunet, de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire ! Décidément, je vais divorcer avec madame *Cadet Roussel*, pour épouser une femme dont j'aurai des enfants. »

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de tout le monde serait chose impossible ; celui de Berthier surtout était inimaginable. Joséphine ne se contenait qu'avec peine ; à tout moment elle était sur le point de se trouver mal. Quant à Napoléon, il avait l'air de ne s'occuper que de la pièce, et essayait de rire ; mais ce n'était que du bout des lèvres et en grimaçant. Personne n'osait le regarder, de peur de paraître faire une application ; on s'attendait à chaque instant à une explosion. Il n'en fut rien, grâce à Berthier, qui, placé derrière l'empereur, usait largement du droit qu'il avait octroyé, en faisant entendre, par intervalles, un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée. La représentation terminée, Napoléon se leva, et, prenant le bras du grand maréchal, lui dit avec un accent animé, quoiqu'à demi-voix :

— Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il avait été connu, personne n'eût été assez hardi pour se permettre avec moi une pareille impertinence.

Cependant, le bruit de ce grand événement acquérait de jour en jour plus de consistance. On n'en parlait, à vrai dire, qu'à voix basse ; mais enfin on en parlait partout. Aussi, Napoléon, qui n'ignorait aucune de ces particularités, voulut-il ce qu'il appelait *en finir*. Un matin, (c'était le 30 novembre,) il fit mander dans son cabinet la reine de Hollande et son frère Eugène, et leur avoua avec tristesse la cruelle nécessité à laquelle il est réduit de se séparer de leur mère, et de sacrifier ainsi les plus chères affections de son cœur aux intérêts de son peuple. Il les conjure de rester toujours unis, et il leur assure que le nouveau mariage qu'il *pourra* contracter ne changera rien aux sentiments qu'il a toujours eus pour eux. Puis, sans vouloir entendre les respectueuses objections que les enfants de Joséphine essayaient de lui opposer, il les congédia d'une manière toute paternelle ; mais, dans l'après-midi, il fit appeler la reine de Hollande toute seule.

— Hortense, lui dit-il, la nation a tant fait pour moi et pour vous autres, que je crois lui devoir le sacrifice qu'elle m'impose. Son repos et son bonheur veulent que je choisisse une nouvelle compagne. Depuis un mois, votre mère vit dans les tourments de l'inquiétude ; tout sera terminé bientôt. C'est vous, Hortense, qui avez su le mieux mériter sa confiance ; voulez-vous la préparer à sa nouvelle destinée ?... Vous me soulagerez le cœur d'un grand poids.

— Sire, répondit Hortense les larmes aux yeux, c'est parce que ma malheureuse mère m'a accordé toute cette confiance, c'est parce que je sais qu'après Votre Majesté et le sentiment de ses devoirs, mon frère et moi nous sommes ce qu'elle chérit le plus au monde, qu'il ne m'est pas possible de me charger de cette commission.

— Vous me refusez donc, Hortense ?

— Sire, je ne consentirai jamais à plonger le poignard dans le cœur de ma mère....

Eh ! mon Dieu ! il ne s'agit point ici de poignard ! répliqua Napoléon en faisant un petit mouvement d'épaules ; les femmes mettent de l'exagération dans tout....

— Sire, permettez-moi de retourner auprès de ma mère, interrompit la reine en faisant une révérence pleine de dignité.

— C'est juste, allez, répondit Napoléon sans paraître s'offenser d'un refus si nettement exprimé ; c'est le devoir d'une bonne et honorable fille comme vous l'avez toujours été ; et, puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il comme un homme qui vient de prendre une détermination, ce sera moi qui me chargerai de ce soin.... Il est de ces choses qu'il faut savoir faire soi-même. Adieu, Hortense.

Le même jour, Leurs Majestés se mirent à table, comme de coutume, à sept heures du soir. Joséphine avait pleuré pendant toute la matinée, et, pour cacher autant que possible les traces de sa douleur, elle s'était coiffée d'un chapeau de crêpe blanc noué sous le menton, et dont la passe empêchait de voir une partie de son visage. Ceux qui purent la regarder de face remarquèrent qu'elle avait encore les yeux rouges et les pommettes des joues fortement colorées. Pendant le peu de temps que dura le dîner (dix minutes environ,) Napoléon tint constamment les yeux baissés sur son assiette ; s'il les levait par moments, ce n'était que pour jeter à sa femme un regard furtif, dans lequel se peignaient les sentiments pénibles qui l'agitaient. Les officiers de sa maison, immobiles comme